

le vieux monsieur de l'autre côté de la cloison. Tant pis pour l'amateur ! il reviendra. Tu sais bien que, devant les étrangers, elle n'en finit pas, ça l'intimide !

Mademoiselle insiste.

• La porte s'ouvre.

III

L'original du portrait est là, défraîchi un peu, ratatiné dans une bergère garnie d'un utrecht lie de vin.

A mon entrée, il soulève et renfonce aussitôt d'un mouvement grêle de poupée mécanique la calotte grecque à gland chauve plantée de travers sur son front.

Je m'avance.

Une poule favorite, perchée sur un bras de la bergère, détalée effrayée, va se poser sur un paravent Louis XV, et ce n'est pas la première fois, sans doute, car les feuillettes, décorés de rocailles délicates, portent tous la trace de nombreuses digestions. La poule a fui, mais le coq tient tête, il piaffe, la crête haute, le bec juste à la hauteur de mes mollets, tandis que du haut de son panier la pondeuse nous regarde, indifférente à tout, immobilisée dans son rêve.

Une mue d'osier, plusieurs mangeoires, tout un attirail d'élevage encombre la pièce, mêlé aux reliques d'un mobilier de famille estropié, hors d'usage.

Des croûtes de pain trempent dans une assiette de vieux-Chine ; un seau à rafraîchir armorié, plaqué d'argent, sert d'abreuvoir au bétail.

Si le marquis en vieux-Saxe, qui salue le coude en dehors, debout sur la cheminée, était de plus grande taille, peut-être, utilisé aussi, offrirait-il le grain aux volailles dans son tricorné.

Mademoiselle est confuse du désordre. L'hiver, les poules s'ennuient dans la cour : le froid les empêche de pondre.

• — Tandis qu'ici, elles ne font que ça du matin au soir, développe le vieux monsieur.

Il parle encore, et la pondeuse, tout à coup réveillée, se met à chanter victoire.

Le coq triomphe à son tour, claironne l'heureux événement.

On ne s'entend plus.

— Trois œufs en deux jours ! glousse le vieux qui a mis la main dans le panier. Et il se rengorge, il se piète ; on dirait que c'est lui qui a pondu.

Mademoiselle intervient.

— Mais, père, tu oublies... Monsieur ne s'est pas dérangé pour nos poules.

Obligemment, elle me fait passer le marquis en porcelaine.

Je regarde, je palpe, je vérifie ; pas de doute ; la pièce est authentique. Ce jabot mousseux, cet habit printanier, cet air fripon, c'est du Saxe le plus fin.

Quelques tares, hélas ! Le petit doigt manque à la main gauche, le tricorné est égueulé un peu, et l'épée en verrouil a perdu sa poignée à la bataille.

Intéressant, tel quel, le marquis.

Reste à voir la marquise.

— Elle est à côté, chez ma mère, explique mademoiselle.

Et elle va la chercher.

IV

J'attends en compagnie du vieux monsieur et de ses élèves.

Je n'effraie déjà plus ce petit monde ; je l'attire. Le coq a donné l'exemple ; à deux reprises, il essaie de se placer sur mon épaule. Trop aimable ! Les poules m'assiègent ; elles prennent des libertés avec mes pantalons, elles picorent mes chaussures.

Je me défends tant bien que mal.

Du bruit à côté fait diversion. Les poules s'inquiètent. On discute ferme derrière la porte ; on jappe. Une voix aigre, impérative, et une autre, veloutée, conciliante : la mère et la fille. Un chien, de temps en temps, donne son opinion.

Le vieux monsieur écoute, il se frotte les mains :

— J'en étais sûr qu'elle refuserait, grogne-t-il. Toujours la même, ma chère femme...

Et, se tournant vers moi : — Ah si vous la connaissiez ! quel monstre ! monsieur, quel monstre ! Vaniteuse, dépensière, égoïste ! Tout le jour au lit, sous prétexte de rhumatismes ; oreillers dessous, édredon dessus, occupée à dormir ou à lire des romans. Une paresse ! Incaïable de se donner un point, de sucrer seulement son café. Et jamais contente avec ça. Ma fille se tue à la servir. Si ce